Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

14-2 | 2010

Louis Rougier, De Torricelli à Pascal

– Chapitre XII – L’insincérité de Pascal

Louis Rougier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/190>

DOI : [10.4000/philosophiascientiae.190](https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.190)

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 207-218

ISBN : 978-2-84174-536-4

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Louis Rougier, « – Chapitre XII – L’insincérité de Pascal », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 14-2 | 2010, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 16 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/190> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.190>

Tous droits réservés

– Chapitre XII –

L'insincérité de Pascal

Au point où nous sommes parvenus, il est aisé de reconstituer ce qui s'est passé dans l'esprit de Pascal entre le 10 septembre 1647 et l'envoi des quelques exemplaires du *Récit*.

1 – La fabrication de la *Lettre à Périer*

Le 10 septembre au plus tard, Périer quitte son beau-frère à Paris pour retourner à Clermont. Pourquoi, à ce moment, Pascal qui vient de l'entretenir de ses perplexités et de ses projets, qui vient de lui montrer soi-disant l'expérience du vide dans le vide, ne lui recommande-t-il pas de vive voix de tenter, alors que la saison est encore bonne, celle du Puy-de-Dôme ? Une seule explication est possible : c'est qu'apparemment, il n'y pense pas. Et pourquoi n'y pense-t-il pas, sinon qu'il se montre exclusivement préoccupé de prouver que le vide, dans la chambre barométrique, existe effectivement ? Il écrit à ce moment un *Traité* qui n'a jamais vu le jour et dont les *Expériences nouvelles touchant le vide* sont un *Abrégé*. La recherche de la cause de la suspension des liquides dans les tubes de Torricelli ne l'intéresse pas. Il se range à l'opinion paresseuse de Galilée : la cause en est l'horreur limitée du vide. Il n'a pas fait à cette époque l'expérience du vide dans le vide, qui lui aurait prouvé *clare satis* que la cause est la pression atmosphérique. Il semble même ignorer que cette hypothèse ait été soutenue par Torricelli et porte son nom.

Passe Descartes. Les 23 et 24 septembre, on parle de l'expérience d'Italie. Descartes soutient le plein et la pression de l'air. Pascal, partisan du vide, incline pour cela même à rejeter la pression de l'air. Le témoignage de Descartes dans sa seconde lettre à Carcavi est formel : Pascal était *d'un avis contraire*. Descartes lui suggère d'entreprendre l'expérience du Puy-de-Dôme. Quelle attention Pascal apporte-t-il à cette suggestion ? Aucune. Il n'est pas convaincu. S'il l'était, il écrirait tout de suite à son beau-frère et n'attendrait pas que la bonne saison soit passée, perdant près de deux mois, pour le prier de la vouloir faire. Il est si peu ébranlé que le 8 octobre, pressé par la *Demonstratio* de Magni de faire valoir ses titres de priorité, il fait paraître l'*Abrégé*, dont le but est d'établir la réalité du vide et de justifier la doctrine de Galilée : que la nature peut souffrir le vide en dépit de l'horreur qu'elle en éprouve. Aucune précaution oratoire ne nous avertit que Pascal use, en cela, d'un langage par provision. Il se fait même des objections, qui, toutes, supposent l'horreur du vide. Le *Traité* qu'il annonce, et qui semble à cette époque presque entièrement rédigé, ne doit pas tenir un autre langage.

Adviennent, à la fin d'octobre, divers événements. Le P. Noël écrit sa première lettre et soutient la colonne d'air. Sur ces entrefaites, Pascal « fut averti d'une pensée qu'avait eue Torricelli que l'air était pesant et que la pesanteur pouvait être la cause de tous les effets qu'on avait jusqu'alors attribués à l'horreur du vide²⁰⁷ ». Pascal est payé par ses travaux de mathématiques pour savoir le prix d'une opinion de Torricelli. Une telle autorité l'impressionne. « Il trouva cette pensée fort belle », mais, comme ce n'était qu'une simple conjecture, l'idée de l'expérience à des altitudes variées, suggérée par Descartes, lui revint en mémoire. C'est de la fin d'octobre ou du début de novembre que date la conversion de Pascal à la pression atmosphérique. Il écrit le 15 novembre à Périer une lettre qui ne l'atteignit qu'à Moulins, pour le prier d'expérimenter sur le Puy-de-Dôme. Cette lettre était autrement brève que celle que nous lisons actuellement. Convaincu brusquement de la vérité de l'hypothèse de Torricelli, la rattachant déjà dans son esprit à une loi générale de l'équilibre des liquides, il trouve peut-être bon de s'excuser du langage galiléen tenu dans l'*Abrégé* en le mettant sur le compte d'un scrupule rétrospectif. De l'expérience du vide dans le vide, il n'était pas question. Peut-être encore, pour stimuler Périer, lui contait-il que Mersenne, par lettres expresses, avait alerté tous les savants français et étrangers, suspendus ainsi aux faits et gestes de Pascal le Jeune. Il ne faut voir là que forfanterie d'un jeune homme qui sent son génie et est impatient de pousser sa gloire. Pascal était bien trop défiant, trop jaloux de ses découvertes, pour parler de son projet avant la lettre. Mersenne n'en fut pas avisé : sa lettre du 4 janvier à Le Tenneur, l'ami de Périer, où le Minime formule le même projet, le prouve surabondamment.

La mission de Périer dans le Bourbonnais, son séjour à Paris, le mauvais temps qui sévit peut-être à son retour retardent singulièrement l'expérience. De grandes nouveautés vont se produire ; et, lorsque Périer publiera son bulletin de victoire, il ne pourra atteindre qu'un public converti depuis quatre ou cinq mois.

De mars à mai, Roberval réalise l'expérience de la vessie et celle des deux tuyaux qui lui font découvrir la force élastique des gaz. Un raisonnement de symétrie lui fait conclure de ce qui se passe à l'intérieur du tuyau à ce qui se passe à l'extérieur. Que l'expérience du vide dans le vide ait été réalisée pour la première fois par lui ou par Auzoult, peu importe. Elle se présente déjà comme une contre-épreuve, dont, à la rigueur, on pourrait se passer. Elle démontre en tous cas définitivement que les effets attribués à l'horreur du vide sont dus à la pression de l'air. Datons-la du courant de mai : Pascal est définitivement distancé. Ce

207. P. B., II, p. 276.

n'est pas à lui que reviendra l'honneur d'avoir prouvé expérimentalement l'hypothèse de Torricelli. Si, encore, l'expérience du Puy-de-Dôme était réalisée. Hélas ! Tout ce qu'il peut faire dans la *Lettre à Le Pailleur*, c'est de rappeler qu'il a écrit des lettres, — pluriel de majesté sous la plume excessive de ce génie hyperbolique — il y a plus de six mois, et que le mauvais temps — ce n'est pas la vraie raison, mais celle qui paraît la plus plausible — a empêché de réaliser l'expérience projetée. Il constate qu'autour de lui, et sans en dire la raison, tous les savants s'accordent et se confirment dans l'hypothèse de Torricelli.

Au moins aura-t-il le mérite incontesté d'avoir le premier établi, par ses nouvelles expériences, l'existence du vide. Cette gloire elle-même va lui échapper. Si la plupart des savants semblent ralliés à l'existence du vide à la fin de l'année 1647, en mars 1648, ils commencent tous à en douter. Roberval a fait une expérience décisive qui consiste à chauffer la chambre barométrique et à constater que le mercure descend. Comment expliquer cette dépression du mercure sinon par la dilatation, sous l'effet de la chaleur, de l'air demeuré dans le haut du tube. L'expérience de la vessie s'interprète de même, en révélant la force élastique des gaz. Christian Huygens est curieux de voir comment Pascal maintiendra non-obstant l'hypothèse du vide dans le *Traité* promis comme imminent et qui tarde à paraître :

Voyons cependant ce que le jeune Pascal a produit, *si publici juris est*.

Hélas ! le *Traité* ne paraîtra jamais, car il visait à démontrer une thèse désormais reconnue comme erronée. Déjà, dans la *Lettre à Le Pailleur*, admirons la palinodie :

Le P. Noël, écrit-il, m'impute une pensée contraire aux termes de ma lettre et de mon imprimé, et entièrement opposée au fondement de toutes mes maximes. C'est qu'il se figure que j'ai mesuré, en termes décisifs, l'existence réelle de l'espace vide.

Et quoi, dans l'avis Au lecteur des *Expériences nouvelles*, Pascal n'avait-il pas écrit, en parlant du *Traité* dont il n'offrait encore que l'*Abrégé* :

J'ai montré que l'espace, vide en apparence, qui a paru dans les expériences, est vide en effet de toutes les matières qui tombent sous les sens et qui sont connues dans la nature²⁰⁸.

208. P. B., II, p. 61.

Pascal a beau dire maintenant qu'il n'a voulu que proposer une définition nominale du vide : il entendait bel et bien alors prouver que le *vacuum* de la chambre barométrique correspondait à la définition qu'il avait proposée du vide. Ainsi, à l'époque de la *Lettre à Le Pailleur*, tous les savants sont convaincus de la pression atmosphérique et un grand nombre abandonnent le parti du vide. En juin et juillet 1648, le monde scientifique est prêt à conclure avec Mersenne : 1°) que l'expérience du vide dans le vide montre d'une façon *suffisamment claire* que la suspension du mercure est due à la pression de l'air ; 2°) qu'il n'y a pas de vide absolu, mais de l'air raréfié dans le haut du tube. Pascal, sur toute la ligne, est dépossédé de sa gloire.

Le 19 septembre 1648, Périer réalise l'expérience du Puy-de-Dôme. Elle est moins concluante que l'expérience du vide dans le vide, mais elle demeure néanmoins fort instructive en ce qu'elle donne le moyen de mesurer l'altitude, de reconnaître si deux lieux sont au même niveau, de formuler tout un programme d'observation météorologique. Mais cela ne suffit pas à apaiser l'avidité de renommée de Pascal le Jeune. Celle-ci lui échappant, il s'acharne à la ressaisir. Il n'a plus que deux préoccupations en tête : justifier, comme une mesure de prudence scientifique, le langage galiléen qu'il a tenu dans l'*Abrégé* : diminuer la portée de l'expérience du vide dans le vide au bénéfice de celle du Puy-de-Dôme.

Il reprend sa *Lettre à Périer* et l'interprète. Il rapporte l'expérience du vide dans le vide, dont il s'attribue ainsi la priorité, et explique pourquoi elle ne lui a pas paru convaincante, sans s'apercevoir que la raison qu'il allègue vaut *mutatis mutandis* pour l'expérience du Puy-de-Dôme.

Pascal compose la brochure du *Récit*, en s'y prenant à plusieurs reprises, à ce qu'il semble. Mais, une fois les épreuves reçues, un scrupule le prend. À vouloir soutenir coûte que coûte des titres de priorité, n'est-il pas allé décidément trop loin ? Et que vont dire ses contemporains devant une affirmation de cette force :

Il ne s'est encore trouvé personne qui ait avancé ce troisième [principe] : que la nature n'a aucune répugnance pour le vide, qu'elle ne fait aucun effort pour l'éviter et qu'elle l'admet sans peine et sans résistance.

N'y reconnaîtront-ils pas un passage textuel de la lettre de Torricelli à Ricci ? Une certaine publicité s'est faite autour de la *Lettre à Le Pailleur* : ceux qui l'ont lue ne pourraient-ils pas en appeler de Pascal qui se pare de la gloire de Torricelli à Pascal qui en fait l'aveu ?

Pour la suspension des liqueurs, il l'attribue au poids de l'air extérieur. J'ai été ravi de le voir en cela entrer dans le sentiment de ceux qui ont examiné ces expériences avec le plus de pénétration, car vous savez que la lettre du grand Torricelli écrite au seigneur Ricci il y a plus de quatre ans montre qu'il était dès lors dans cette pensée, et que tous nos savants s'y accordent et s'y confirment de plus en plus²⁰⁹.

Ne suffirait-il pas de juxtaposer ces deux textes pour surprendre Pascal en flagrant accès de mégalomanie ? Décidément, Pascal renonce à donner le *bon à tirer*. Il ne conserve que quelques jeux d'épreuves, qu'il corrige et qu'il réunit, sans titre, sans couverture, sans privilège, ni autorisation. Il les expédie à l'étranger et en province à des correspondants choisis, qui, mal informés, ne protestent pas.

Dès lors, tout s'explique. Il n'envoie pas la brochure à Descartes, celui-ci revendiquerait sa priorité à l'idée de l'expérience du Puy-de-Dôme, ce qui ne manque pas de se produire sitôt qu'il en est informé. Il ne mentionne pas non plus le *Récit*, en 1654, dans sa lettre de candidature à l'académie Montmor²¹⁰ dans la même crainte d'être confondu. Si Auzoult est l'auteur de l'expérience dite du vide dans le vide, demande Brunschvicg, comment se fait-il qu'à la parution du *Récit* il n'ait point protesté ? — Assurément, à moins qu'il ne l'ait jamais lu ?

2 – La *Lettre à Ribeyre*

La reconstitution que nous venons de proposer repose sur ce postulat : l'insincérité de Pascal. Ce postulat est-il justifié par le caractère de l'auteur des *Provinciales*, ou doit-on l'écarter comme étant une impossibilité psychologique ? Maints défenseurs et apologistes de Pascal poseront sur ce point la question préalable. Malheureusement, nous avons de quoi répondre par la *Lettre à Ribeyre*, non moins que par l'*Histoire de la roulette*.

En 1651, Pascal, alors à Paris, fut informé qu'au Collège de Montferrand, un jésuite, à la soutenance de sa thèse, l'avait diffamé dans un « prologue » oral, insinuant qu'il s'était attribué l'expérience de

209. *P. B.*, II, p. 197–198.

210. [NdE – Rougier vise ici la lettre dédicatoire adressée par Pascal à l'académie Le Pailleur, *Celeberrimae matheseos academiae parisiensi*. On a longtemps hésité sur l'identité de l'académie à laquelle Pascal s'adressait : académie de Montmor, comme le pense Rougier, et comme le pensait Félix Mathieu lui-même, ou académie Bourdelot ? Jean Mesnard a établi qu'il s'agissait en fait de l'académie qui avait pris la relève de l'académie du père Mersenne, mort en 1648. Voir à ce sujet, [Mesnard 1970, 1021sq].]

Torricelli, refaite en Pologne par Magni. La thèse était dédiée à Ribeyre, premier président de la Cour des aides de Clermont-Ferrand. C'est à Ribeyre que, dans une lettre destinée à un public local, Pascal envoya sa protestation, en juillet 1651. Il y fait de l'expérience de Torricelli l'historique suivant :

En l'année 1644, on écrivit d'Italie au révérend père Mersenne, que cette expérience dont il s'agit y avait été faite, sans spécifier en aucune sorte qui en était l'auteur, si bien que cela demeura inconnu entre nous.

Le père Mersenne essaya de la répéter à Paris, et, n'y ayant pas entièrement réussi, il la quitta et n'y pensa plus.

Depuis, ayant été à Rome pour d'autres affaires, et s'étant exactement informé du moyen de l'exécuter, il en revint pleinement instruit. Ces nouvelles nous ayant été en l'année 1646 portées à Rouen, où j'étais alors, nous y fîmes cette expérience d'Italie sur les Mémoires du père Mersenne, laquelle ayant très bien réussi, je la répétei plusieurs fois, et par cette fréquente répétition, m'étant assuré de sa vérité, j'en tirai des conséquences pour la preuve desquelles je fis de nouvelles expériences très différentes de celle-là, en présence de plus de cinq cents personnes de toutes sortes de conditions, et entre autres de cinq ou six pères jésuites du Collège de Rouen.

Le bruit de mes expériences étant répandu dans Paris, on les confondit avec celle d'Italie ; et dans ce mélange, les uns me faisant un honneur qui ne m'était pas dû, m'attribuaient cette expérience d'Italie ; et les autres, par une injustice contraire, m'ôtaient celles que j'avais faites.

Pour rendre aux autres et à moi-même la justice qui nous était due, je fis imprimer, en l'année 1647, les expériences qu'un an auparavant j'avais faites en Normandie : et afin qu'on ne les confondît plus avec celles d'Italie, j'énonçai celles d'Italie, non pas dans le corps du discours qui contient les miennes, mais à part dans l'avis que j'adresse au lecteur, et de plus en caractères italiques, au lieu que les miennes sont en romain ; et ne m'étant pas contenté de les distinguer par toutes ces marques, j'ai déclaré en mots exprès, dans cet avis Au lecteur, QUE JE NE SUIS PAS L'INVENTEUR DE CELLE-LÀ ; QU'ELLE A ÉTÉ FAITE EN ITALIE QUATRE ANS AVANT

LES MIENNES ; QUE MÊME ELLE A ÉTÉ L'OCCASION QUI ME
LES A FAIT ENTREPRENDRE²¹¹...

Que si vous désirez savoir pourquoi je n'ai pas déclaré dans mon petit livre le nom de l'auteur de cette expérience, je vous dirai, Monsieur, que la raison en est que nous n'avions pas alors eu connaissance, comme je l'ai dit : si bien que n'en sachant pas le véritable auteur, et voulant faire savoir cependant à tout le monde que je ne l'étais pas, je fis ce qui était en moi, en déclarant, comme vous avez vu, *que je ne suis pas l'inventeur, et qu'elle a été faite en Italie quatre ans avant mon écrit.*

Mais, comme nous étions tous dans l'impatience de savoir qui en était l'inventeur, nous en écrivîmes à Rome au cavalier *Del Posso*, lequel nous manda (longtemps après mon imprimé) qu'elle est véritablement du grand Torricelli, professeur et duc de Florence aux Mathématiques. Nous fûmes ravis d'apprendre qu'elle venait d'un génie si illustre, et dont nous avions déjà reçu des productions en géométrie, qui surpassent toutes celles de l'Antiquité...

Depuis que nous avons eu cette connaissance, nous avons tous publié, et moi comme les autres, que Torricelli en est l'auteur²¹².

Il semble bien que Pascal dise vrai. C'est à la fin d'octobre 1647 qu'il semble avoir connu, en son entier, la lettre de Torricelli à Ricci. Mais dans cette lettre, Torricelli n'indique pas qu'il soit l'auteur de l'expérience. Roberval, dans sa lettre à Des Noyers du 20 septembre, le P. Valérian Magni, dans sa réponse à Roberval, ont compris eux aussi, que Torricelli et Ricci discutaient sur une expérience bien connue en Italie et non sur une expérience inventée par l'un d'eux. Il semble que Torricelli ait voulu garder anonyme sa découverte, sans doute par crainte du péripatétisme de l'École qui enseignait la légèreté de l'air et l'impossibilité du vide et avait contribué, autant que la théologie, à faire condamner Galilée. Dans ces conditions, il se peut, comme le suggère Pascal, que Del Pozzo ait attendu la mort de Torricelli, survenue le 25 octobre 1647, pour révéler son nom.

Pascal aborde le second point :

211. *P. B.*, II, p. 483-484.

212. *P. B.*, II, p. 487-488.

Ce bon Père prétend que cette expérience a été faite en Pologne avant que je la fisse en Normandie... Pour mieux l'en informer, et lui donner un moyen de paraître plus intelligent qu'il n'est dans ce qui se passe parmi les personnes de lettres, il saura, en premier lieu que celui qui a fait en Pologne les expériences dont il a voulu parler, est un père capucin, nommé Valérien Magni... Il saura, en second lieu, que le père Valérien n'a fait... que répéter l'expérience de Torricelli... Il saura, en troisième lieu, qu'il n'a fait en Pologne cette expérience que longtemps après moi, et, pour lui dire combien de temps après, il saura que je fis cette expérience en l'année 1646 ; que cette même année, j'y en ajoutai beaucoup d'autres ; qu'en 1647, je fis imprimer le récit de toutes ; que mon imprimé fut envoyé en Pologne comme ailleurs en la même année 1647, et qu'un an après mon écrit imprimé, le père Valérien fit en Pologne cette expérience de Torricelli. Si ce bon Père jésuite a eu connaissance de mon écrit et de celui du Père capucin (ce que je ne crois pas), qu'il prenne la peine de les confronter, il verra la vérité de ce que je dis²¹³.

Ici, la chronologie de Pascal est manifestement erronée. Déjà en 1647, le sieur Dominicy lançait contre Magni l'étrange accusation d'avoir fait son expérience sur les indications d'un gentilhomme français parti pour la Pologne : le témoignage du rédacteur anonyme était fort sujet à caution. Maintenant, Magni est accusé d'avoir dérobé l'expérience qu'il a faite en Pologne le 16 juillet 1647 dans l'*Abrégé* de Pascal paru le 8 octobre ! Le bon Père jésuite et M. Ribeyre pouvaient sans doute se procurer l'*Abrégé* à Montferrand ; mais il ne leur était point commode de trouver la *Demonstratio ocularis* de Magni ou la brochure de Dominicy qui la reproduit, et Pascal pouvait s'y référer sans trop de risque de démenti.

Engagé dans sa mystification, Pascal surenchérit :

Enfin, pour comble de conviction, le bon Père saura, en dernier lieu, que la prétention du père Valérien fut incontinent repoussée par chacun de nous, et particulièrement par M. de Roberval, professeur aux mathématiques, qui se servit de mon Imprimé comme d'une preuve indubitable pour le convaincre, comme il fit par une belle lettre latine imprimée qu'il lui adressa, par laquelle il lui fit passer cette démangeaison²¹⁴.

213. *P. B.*, II, p. 489–490.

214. *P. B.*, II, p. 490–491.

La lettre de Roberval à Des Noyers, datée du *20 septembre 1647*, est antérieure de trois semaines à la parution de l'*Abrégé*. On pourrait alléguer que la rédaction de Pascal peut bien être de plusieurs semaines antérieure à la délivrance du *Permis*. Mais voilà qui est décisif : la lettre de Roberval ne contient pas la moindre allusion à l'« Imprimé » de Pascal.

Poursuivant son affabulation, Pascal va plus loin :

Roberval manda à ce bon Père « qu'en 1646, l'expérience du vide avait été faite en France par plusieurs personnes et en plusieurs lieux ; qu'en la même année, j'y en avais ajouté plusieurs autres ; qu'en 1647, *j'en avais fait imprimer le récit*, dans lequel j'avais annoncé cette même expérience comme faite en Italie quatre ans auparavant ; *que mes imprimés avaient été vus dès la même année 1647 en toute l'Europe et même en Pologne ; qu'enfin il était indubitable qu'il ne l'avait faite que sur l'énonciation qu'il en avait vue dans mon imprimé envoyé en Pologne*²¹⁵ ».

De tout cela, il n'est pas soufflé mot dans la lettre de Roberval. Comme le dit M. Brunshvicg, « il semble que Pascal, en parlant de Roberval, ait eu dans la pensée la publication de la lettre de Petit, qui suivit la publication des *Expériences nouvelles*²¹⁶ ».

Enfin, pour clore le tout, dernière inexactitude :

Cette lettre lui ayant été envoyée par l'entremise de R. Des Noyers, ce bon Père *n'y fit aucune réponse, et se désista de cette prétention, de sorte qu'on n'en a plus ouï parler depuis*²¹⁷.

La réponse existe parfaitement, c'est la *Dissertatio apologetica* de Magni, écrite en novembre 1647, publiée au commencement de 1648, qui fut répandue immédiatement à Paris et dont Pascal a vraisemblablement reçu un exemplaire.

La suite de l'épître n'est pas moins étonnante. Revenant à la théorie de Torricelli, Pascal déclare :

Comme ce n'était qu'une simple conjecture, et dont on n'avait aucune preuve, pour en reconnaître la vérité ou la

215. *P. B.*, II p. 491. [NdE – Souligné par L. Rougier.]

216. *P. B.*, II p. 491, note 2.

217. [NdE – Souligné par L. Rougier.]

fausseté, *je méditai dès lors* une expérience que vous savez avoir été faite en 1648 par M. Périer, au haut et au bas du Puy-de-Dôme *dont on a envoyé des exemplaires de toutes parts, où elle a été reçue avec joie, comme elle avait été attendue avec impatience*²¹⁸.

Pas la moindre allusion à l'expérience du vide dans le vide. Des exemplaires mandés de toutes parts, on ne dit pas ce qu'ils contiennent : la *Relation* isolée de Périer, ou la *Relation* et le *Récit* de Pascal ?

Il achève :

Il est véritable, Monsieur, et je le dis hardiment, que cette expérience est *de mon invention* : et, partant, je puis dire que la nouvelle connaissance qu'elle nous a découverte est *entièrement de moi*²¹⁹.

Descartes n'y est pour rien ; pour rien non plus Mersenne.

Les conséquences [de cette expérience], poursuit-il, sont très belles et très utiles. . . Vous les verrez bientôt, Dieu aidant, dans un *Traité que j'achève, et que j'ai communiqué à plusieurs de nos amis. . . où, par occasion, on verra distinctement quels sont les véritables auteurs de toutes les nouvelles vérités qui ont été découvertes en cette matière*. Dans ce détail, on trouvera *exactement et séparément ce qui est de l'invention de Galilée, ce qui est de celle du grand Torricelli, et ce qui est de la mienne*²²⁰.

La promesse faite par Pascal n'a jamais été tenue, le *Traité* en question n'ayant jamais vu le jour.

Au réquisitoire de Pascal, Ribeyre répondit avec beaucoup de mesure, le 26 juillet 1651, en ramenant à ses justes proportions l'incident des thèses de Montferrand. Pascal en prit occasion pour s'excuser d'avoir hâté la publication de sa propre lettre, avant que d'avoir reçu les explications de son correspondant. Entre autres choses, il déclare :

Je vous conjure, Monsieur, de considérer, pour ce qui me regarde, que. . . parmi toutes les personnes qui font profession de lettres, *ce n'est pas un moindre crime de s'attribuer*

218. *P. B.*, II, p. 494. [NdE – Souligné par L. Rougier.]

219. *P. B.*, II, p. 494. [NdE – Souligné par L. Rougier.]

220. *P. B.*, II, p. 494–495. [NdE – Souligné par L. Rougier.]

une invention étrangère, qu'en la société civile d'usurper les possessions d'autrui ; et encore que personne ne soit obligé d'être savant non plus que d'être riche, personne n'est dispensé d'être sincère²²¹.

Telle est la moralité qui se lit dans une lettre, tissu d'« inexactitudes », est obligé de reconnaître M. Brunschvicg ; « tout le monde dirait de mensonges, opine Louis Havet, s'il ne s'agissait de Blaise Pascal », de « mensonges » tout court, affirme M. Mathieu.

3 – La défense de M. Brunschvicg

Ne pouvant contester la matérialité des faits, M. Brunschvicg écrit dans sa réplique à M. Mathieu :

La lettre du 12 juillet 1651 à M. Ribeyre est un tissu d'inexactitudes. Je sais que ces inexactitudes sont étonnantes ; quelques jours avant que le premier article de M. Mathieu eût paru, j'en parlais à l'un des directeurs des *Archives de psychologie*, M. Éd. Claparède, comme d'un document d'autant plus important pour la « psychologie du témoignage » que la mémoire de Pascal passait jusqu'ici pour extraordinaire, et que Pascal n'avait pour sa justification qu'à établir la vérité telle que nous la connaissons.

Néanmoins, le défenseur de Pascal va tenter de l'innocenter en partie. La *Lettre à Ribeyre* reproduit, en les aggravant, les inexactitudes de la *Préface à l'observation de Petit* du sieur Dominicy. M. Brunschvicg y trouve une excuse : Pascal n'a rien fait que de se référer à l'écrit de Dominicy qu'il a confondu avec la lettre de Roberval à Des Noyers.

L'excuse peut sembler valable, à condition de prouver que Dominicy n'a rien à faire avec Pascal, qu'il n'est pas de son entourage, que le personnage et d'autorité²²². C'est ce que prétend M. Brunschvicg, après avoir découvert que Dominicy n'est autre que le canoniste Marc-Antoine Dominicy, l'auteur de l'*Assertur gallicus*²²³. Hélas ! Pour ce faire, M. Brunschvicg a dû changer les initiales du sieur Dominicy. Le privilège de l'*Observation* est accordé, non au sieur M. A. D., mais au sieur P. E. D. Or, tous les ouvrages du canoniste sont en latin, étrangers

221. *P. B.*, II, p. 501. [NdE – Souligné par L. Rougier.]

222. [NdE – Sic !]

223. *P. B.*, I, LIX et 326.

à la physique et signé Marcus Antonius Dominicy²²⁴. Précisément, le 1^{er} janvier 1649, deux mois après l'*Observation*, Marc-Antoine Dominicy écrit au chancelier Séguier pour lui dédier son *Ansberti familia rediviva* et lui dit :

Voici le troisième ouvrage que je vous dédie. *Hic libellus tertius est qui tibi a me dedicatur.*

Compte-t-il l'*Observation* ? Non, puisqu'il a déjà dédié au même seigneur en 1645 sa *Ad Canoneus II et IV Concilii Agathensis de peregrina Communione Dissertatio* et en 1646 son *De praerogativa Allodiurum in provinciis... Narbonensi et Aquitania*. N'importe ! M. Brunschvicg a décidé que l'*Observation* serait de lui. Non seulement dans sa bibliographie (I. LIX), il en falsifie le titre et l'enregistre au nom de Dominicy Marc-Antoine ; mais plus loin (p. 326), quand il nous renseigne sur le canoniste et nous donne la liste de ses ouvrages, sur cinq il en oublie trois, et les trois qu'il oublie sont précisément ceux dont le rapprochement exclut la possibilité que le canoniste soit l'auteur de l'*Observation*. Voici donc le canoniste chargé des « inexactitudes » ou des « mensonges » de Blaise Pascal, la *Lettre à Ribeyre* réhabilitée en partie et la *Lettre à Périier* fortifiée d'autant. Le changement des initiales de Dominicy n'est pas une méprise stérile, c'est une méprise intéressée²²⁵.

224. Je dois ce qui suit aux indications de M. Mathieu.

225. [NDE – Sur Dominicy, voir [Mesnard 1970, 540–543].]